



HAL
open science

Le ‘tournant émotionnel’ (en science politique) à l’épreuve des théories et des méthodes

Alain Faure

► **To cite this version:**

Alain Faure. Le ‘tournant émotionnel’ (en science politique) à l’épreuve des théories et des méthodes. 15ème Congrès de l’AFSP, Association Française de Science Politique, Jul 2019, Bordeaux, France. halshs-02153419v2

HAL Id: halshs-02153419

<https://shs.hal.science/halshs-02153419v2>

Submitted on 13 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

15ème Congrès de l'Association Française de Science Politique - Bordeaux 2-4 juillet 2019

Section Thématique n° 34 - Articuler « modèles » théoriques et « données » empiriques : boîtes à outils et retours d'enquêtes

Alain Faure CNRS PACTE Université Grenoble Alpes

alain.faure@sciencespo-grenoble.fr

carnet de recherche : <https://enigmes.hypotheses.org/>

**Le ‘tournant émotionnel’ (en science politique)
à l’épreuve des théories et des méthodes**

Souvenirs.....	2
Le continent noir des émotions en politique.....	3
<i>Les larmes du pouvoir, des données insaisissables?.....</i>	<i>3</i>
<i>L’emotional turn, une conceptualisation impossible?.....</i>	<i>5</i>
La démocratie sensible en chantier.....	6
<i>La piste anthropologique.....</i>	<i>7</i>
<i>La piste littéraire.....</i>	<i>8</i>
Bibliographie.....	10

S'attaquer à l'articulation empirie/théorie donne un peu le vertige car immédiatement se pose la question compliquée des buts (et des *ficelles!*) du métier de chercheur. Dans la présente communication, j'aborderai ce défi en trois temps.

D'abord en revenant brièvement, en guise de préambule, sur des collègues qui m'ont inspiré dans leur façon d'aborder cette équation: j'ai choisi quatre souvenirs qui évoquent les audaces et les obstacles que ce décloisonnement suggère.

Ensuite en présentant deux recherches que je mène depuis quelques années sur le continent noir des émotions en politique: j'y résumerai les principales difficultés rencontrées, voire les impasses, pour mettre en interaction des méthodes et des concepts hétéroclites.

Enfin en tentant de montrer pourquoi l'étude de la *démocratie sensible* bouscule et enrichit les savoirs spécialisés: j'évoquerai à titre prospectif deux pistes, l'une sur la méthode (l'approche anthropologique *au ras de l'herbe*) et l'autre sur la conceptualisation (l'approche littéraire à la première personne).

Le fil rouge du propos est que l'articulation entre les modèles et les méthodes n'est pas seulement affaire d'innovations techniques, d'agilité conceptuelle et de réflexivité épistémologique. Avec le *tournant émotionnel*, c'est un double défi sur le dépassement des frontières qui se profile: de décloisonnement (pour une communauté scientifique qui revendique l'ouverture et la pluridisciplinarité) et d'introspection (pour des chercheurs plutôt orientés sur l'analyse de la domestication des passions).

Souvenirs...

J'ai le souvenir nostalgique du cours de DEA de théorie politique (en 1986 à Sciences Po Grenoble) donné avec éclat et beaucoup d'humour par le politologue Frédéric Bon. L'auteur de *Les sondages peuvent-ils se tromper?* (Bon 1974) combinait gaiement des savoirs totalement incompatibles (philosophie politique, comportements électoraux, marxisme, action publique, littérature, informatique, bases de données, troisième gauche...). En 1974, il avait commis avec ses complices Michel-Antoine Burnier et Bernard Kouchner une tragédie en cinq actes et en vers (*Les Voraces*) qui préfigurait un futur best seller en 1986 (*Que le meilleur perde*), deux ouvrages totalement transgressifs. S'y affirmaient des réflexions pionnières sur le rôle du langage et sur la défaite en politique où l'auteur utilisait la littérature et l'humour pour souligner l'interaction complexe entre les données sociales et les systèmes de pensée. A Sciences Po Grenoble dans les années 80, il était le seul intellectuel qui dialoguait passionnément tant avec les *quantis* durkheimiens du laboratoire CIDSP (au rez-de-chaussée) qu'avec les *intellos* althusseriens ou gramsciens du laboratoire CERAT (au premier étage)...

J'ai aussi le souvenir vif d'une joute scientifique à Sciences Po Bordeaux en 1990 au sein du groupe *Décentralisation* de l'AFSP. La corporation avait invité l'ethnologue Marc Abélès pour discuter son dernier ouvrage intitulé *Jours tranquilles en 89. Ethnologie d'un département français* (Abélès 1989). Le premier rapporteur, un éminent politiste, s'indigna avec humour et ironie de la légèreté avec laquelle le chercheur semblait se jouer des corsets académiques et des protocoles de recherche pour plonger dans la *tribu* des élus icaunais. L'enquêteur semblait procéder la plume au vent, au hasard de rencontres, avec la délectation du cueilleur de champignons rares. Marc Abélès était pourtant l'un des plus fins connaisseurs de Claude Lévi-Strauss. Depuis trente ans, cette enquête iconoclaste, qui est rarement citée en science politique, occupe une place majuscule dans mes ouvrages fétiches sur le métier politique.

Enfin, j'ai le souvenir piquant de deux colloques récents célébrant des départs à la retraite.

Le premier s'est tenu le 18 décembre 2014 autour des travaux et de la personnalité du politiste Pierre Muller, consacré pour l'occasion avec humour par ses anciennes doctorantes le [*Maverick des politiques publiques*](#). Pendant une journée, nous discutâmes avec enthousiasme des vertus de son approche cognitive sur *les idées en action*. Tout le monde avait son mot à dire sur cette façon si décloisonnée et tellement humaniste d'envisager la construction, par les acteurs, des cadres d'interprétation du monde. Chacun soulignait à quel point cet auteur avait influencé son expérience de recherche par sa façon de poser de nouvelles questions à la fois existentielles et pratico-pratiques. Pierre Muller répondait avec modestie, point par point, toujours soucieux de relier les terrains d'enquête et les grands auteurs qui marquaient sa pensée. Fait rarissime à l'AFSP (Association Française de Science Politique), on trouvait ce jour-là dans l'assistance une très grande diversité de doctorants et post doctorants, ainsi que d'éminents spécialistes de quasiment toutes les disciplines et sous-disciplines de notre communauté scientifique. Paradoxalement cependant, son dernier ouvrage (Muller 2015), qui argumente et résume magistralement les défis intellectuels du décloisonnement et de l'articulation en science politique, n'apparaît pratiquement jamais dans les revues internationales de référence.

Le second a eu lieu les 20 & 21 novembre 2018 à Sciences Po Bordeaux autour de [*l'in-discipliné*](#) Denis-Constant Martin. Les témoignages successifs dressèrent un tableau réjouissant d'éclectisme et de clairvoyance sur celui qui avait choisi le métissage en musique pour analyser les sentiments d'appartenance dans la formation des systèmes de pouvoir. Pour la rencontre, notre chercheur indiscipliné se permit un hommage appuyé à un grand jazziste qu'il avait rencontré quarante ans plus tôt en Afrique du Sud, rencontre qui symbolisait ses convictions sur l'hybridation des savoirs. En conclusion du colloque, un éminent politiste (encore un...) lui décerna le titre d'*Howard Becker* méconnu de la science politique française, déplorant au passage que "notre discipline [soit] tellement paresseuse dans ses explorations sur l'informel et l'indicible du politique" (sic).

Pourquoi évoquer ces souvenirs furtifs et leur empreinte tenace? Pour rappeler que les fertilisations entre les approches "théoriques" et "empiriques" ne vont pas de soi. En cherchant à étudier l'ordre et la domination au filtre du singulier, du sensible, du littéraire et de l'individuel, Fred Bon, Marc Abélès, Pierre Muller et Denis-Constant Martin ont tracé un cheminement introspectif en déphasage avec les canons professionnels de la discipline. La *boîte de dialogue* proposée dans la présente section 34 tend une perche pour sortir des sentiers, parfois des ornières, de l'hyper spécialisation et du clivage empirie/théorie. Gardons à l'esprit que ces sillons restent la norme dans 80% des sections thématiques, ce que confirme sans appel la consultation des bibliographies des appels à communication. La voie du décloisonnement et de l'articulation semble nécessaire et elle peut paraître séduisante mais pour ceux qui l'empruntent (à l'image de ces quatre souvenirs piquants), la démarche exige assurément de l'audace et elle génère de l'incompréhension (parfois même une forme de mépris) sur le plan académique.

Le continent noir des émotions en politique

Pour questionner la démarche au fil de l'expérience, je propose de détailler les difficultés et les obstacles que j'ai pu rencontrer dans deux chantiers récents, le premier sur un objet ciblé (la place des émotions dans le métier d'élu local) et le second sur l'animation d'une controverse transversale (une section du Congrès AFSP 2015 d'Aix en Provence consacrée aux émotions en politique).

Les larmes du pouvoir, des données insaisissables?

Au fil de mes recherches sur le pouvoir local et sur l'action publique, j'ai utilisé différents corpus d'analyse qui reflétaient des thématiques inscrites sur les agendas de recherche de chaque époque: la décentralisation et les politiques publiques dans les années 1980, la gouvernance et les jeux d'échelles dans les années 1990, les processus d'uniformisation et de différenciation territoriales dans les années 2000, la démocratie participative et la métropolisation dans les années 2010. Mon protocole de collecte de données est toujours resté arrimé à une école de pensée (l'approche cognitive des politiques publiques) avec, sur le plan de la méthodologie d'enquête, des entretiens individualisés et des observations en immersion. Dès la thèse, ce *terrain* m'a placé devant

une énigme que j'ai longtemps préféré considérer comme secondaire: les témoignages sur les trajectoires de vie (réalisés principalement en tête à tête et sous le sceau de la confidentialité) révélaient à chaque fois une texture émotionnelle particulièrement dense et intense. J'ai vu certains élus pleurer pendant l'entretien. J'en ai vu beaucoup d'autres me confier que jamais, ils n'avaient pensé aussi clairement le lien entre leur trajectoire personnelle et leur attrait pour la politique. J'en ai aussi rencontré plusieurs qui parlaient comme s'ils s'adressaient à un médecin ou à un psychanalyste... Tous les signaux de ces témoignages, ces fragments de ferveur, de colère et de désir, collaient mal avec mes grilles d'analyse, ou plus exactement ils suggéraient le continent noir d'un monde sensible d'abord nourri de ressentis et d'émotions.

J'ai longtemps tenté, tant bien que mal, d'en rester aux principes de neutralité et d'objectivation proposés dans la discipline, d'autant plus que sur un plan plus théorique, jusqu'aux années 2010, aucun corpus académique n'abordait frontalement la question en science politique (à la différence de la sociohistoire, de l'anthropologie et de la philosophie politiques). Je me suis donc contenté de bricoler un protocole de recherche permettant d'intégrer les données tirées de ces thérapies improvisées. Mais progressivement, il m'est apparu nécessaire d'aborder plus frontalement la question en ciblant des séminaires avec les étudiants sur les motifs sensibles de l'engagement en politique et en organisant des enquêtes exclusivement consacrées aux *passions cachées* des élus locaux. En 2008-2009, j'ai effectué une année de recherche à Naples où j'ai pu interviewer une soixantaine d'élus. J'ai renouvelé l'expérience pendant six mois à Tokyo en 2016 avec une trentaine de maires urbains et de gouverneurs. Et j'ai publié en 2017 aux PUG un petit ouvrage (*Des élus sur le divan. Les passions cachées du pouvoir local*) qui présentait les résultats saillants de ces deux recherches à partir d'une compilation anonymisée de près de 150 entretiens (Faure 2016). J'ai rédigé à cette occasion en guise de prologue une introduction intitulée de façon volontariste [Pour un renversement de perspective](#).

Pour aller à l'essentiel, les résultats tirés de ces enquêtes de terrain sur les [ivresses inattendues du pouvoir local](#) mettent en évidence trois types de données qui sont peu référencés dans la littérature sur la socialisation politique des élites et qui pourtant (c'est mon hypothèse) éclairent d'un jour nouveau les travaux sur l'origine et l'exercice du pouvoir.

Premièrement, les témoignages sur la trajectoire de vie avant l'engagement en politique montrent que *les larmes précèdent le sang* (pour faire écho à une formule restée célèbre de Winston Churchill). J'ai pointé dans les témoignages une série impressionnante de blessures et de traumatismes situés dans l'enfance et l'adolescence, tous milieux sociaux confondus. Ces épreuves émotionnelles enfantines racontent notamment l'hyper attention de ces regards enfantins face aux injustices et aux violences du monde, ainsi qu'un sentiment exacerbé d'être investi d'une mission d'interface avec le monde adulte. Tous les entretiens suggèrent une sensibilité relationnelle particulièrement précoce. A titre d'illustration: la grande majorité des futurs élus ont été délégués de classe, y compris dans les systèmes culturels, comme au Japon, où c'est l'enseignant qui désigne les représentants.

Deuxièmement, j'ai recueilli dans de très nombreux cas des confidences assez inattendues sur l'image de l'autorité incarnée par les parents, le plus souvent le père, avec l'impression que l'imaginaire enfantin de la politique était formaté en profondeur à l'aune de ressorts de type psychanalytique. Le désir, l'amour et la haine construits dans le cercle familial occupent une place de choix dans les récits. A titre d'illustration: les élus napolitains ont très souvent utilisé l'entretien pour parler de secrets de famille jusqu'alors enfouis.

Troisièmement enfin, le récit de la première campagne électorale a systématiquement provoqué des témoignages fiévreux et enthousiastes qui suggéraient des empreintes affectives singulières. La première exposition de soi, la rencontre avec des mentors, la prise publique de parole et le dénouement par les urnes semblent avoir placé ces *éligibles* dans une ivresse insoupçonnée et inoubliable. A titre d'illustration: 80% des élus affirment qu'ils ont un parcours "atypique", qu'ils se sont engagés "par hasard" mais que leur première victoire électorale est l'un des plus beaux moments de leur vie.

Comment faire entrer ces résultats dans les corpus de connaissance déjà établis en science politique et en sociologie politique? J'ai immédiatement buté sur deux obstacles redoutables. L'un était d'ordre méthodologique. La psychanalyse a très mauvaise presse dans la discipline et la parole de l'élu placé *sur le divan* de ses premières émotions suscite d'emblée la suspicion et l'ironie. Christian Le Bart a dévoilé, à juste titre, la tendance à *l'ego-politique* dans les mises en scène

électorales en montrant comment les stratégies de *story telling* des candidats instrumentalisaient la compassion et le dévoilement intimiste (Le Bart 2012). Mais ce que me racontaient mes interlocuteurs relevait visiblement d'un autre registre: la confiance, l'introspection et parfois même l'esquisse d'un transfert proprement psychanalytique me procuraient des données sensibles insaisissables, guère recevables et difficilement interprétables à partir des grilles de lecture des politistes. Le second obstacle était d'ordre plus conceptuel. Même s'il existe en sociologie politique toute une littérature qui commence à intégrer les affects dans l'analyse des acteurs et des mouvements sociaux, ces travaux excluent curieusement de l'équation les gouvernants élus et, de façon plus générale, les *dominants*.

Nous y reviendrons plus loin: en science politique, toutes les tradition critiques sur l'origine du pouvoir ont disqualifié les interprétations centrées sur l'incarnation, l'esthétique, le charnel ou l'insoumission, c'est à dire, de façon plus générique, sur le non-coercitif. Sur un mode presque sacrificiel, l'anthropologue Pierre Clastres en a fait la cuisante expérience dans une sévère recension de Pierre Birnbaum. Il est apparu qu'aucune discussion n'était possible sur le lieu théorique à partir duquel on pense l'Etat (dans le n°1 du volume 27 de la Revue Française de Science Politique en 1977: *Sur les origines de la domination politique* suivi de *Le retour des Lumières* suivi de *Réponse à la réponse*).

De cette expérience empirique où des élus m'ont entraîné dans un exercice improvisé de thérapie sauvage, je tire alors un double enseignement contrasté: le plaisir d'entrevoir une voie inconnue et l'incapacité de la mettre en équation dans des termes académiquement recevables.

L'emotional turn, une conceptualisation impossible?

Parallèlement à ces tâtonnements sur les larmes fondatrices en politique, j'ai adressé en 2014 à l'AFSP, en collaboration avec le politiste Emmanuel Négrier, une proposition de section thématique sur les émotions en politique au sein du Congrès annuel programmé l'année suivante. L'objectif visait, précisément, à soulever le couvercle des émotions indicibles ou insaisissables en invitant des collègues politistes à discuter les défis méthodologiques et théoriques en présence. L'appel à communication a eu un succès inattendu (60 réponses) et, comme nous étions contraints sur le format (4 fois 2h), nous avons sélectionné 25 propositions en décidant de débattre successivement sur trois entrées thématiques (les mobilisations, l'action publique, le leadership) puis en organisant une table ronde conclusive. Un carnet de recherche en OpenEdition ([EMOPOL](#)), un [bilan détaillé](#) et un ouvrage collectif aux PUR ([La politique à l'épreuve des émotions](#)) ont balisé cette aventure collective. Cet ouvrage réunit au final [27 auteurs](#). Il est composé de [21 chapitres](#) assemblés en trois parties: "Les émotions au prisme du politique"; "La politique au risque des émotions"; "Carrefour disciplinaire". Les résultats sont présentés et discutés en introduction ([Les énigmes de la démocratie sensible](#)), dans la conclusion générale signée par Emmanuel Négrier ([À l'épreuve des émotions, quatre dilemmes en perspective](#)), et chaque partie est introduite par un court texte de synthèse.

Pour aller à l'essentiel, trois enseignements se dégagent de ce travail qui touchent directement au défi de l'articulation entre les modèles et les données mis en débat dans la présente section thématique.

Le premier concerne la discussion impossible sur l'hypothèse frontale d'un *emotional turn* en science politique. Il y avait, dans les communicants et autour de la table ronde finale, quelques-uns des meilleurs spécialistes sur les émotions en politique (Philippe Braud, Christophe Traïni, Sophie Wahnich, Christian Le Bart, Cristal Cordell, Marc Abélès, George Marcus, Yves Schemeil...). On trouvait aussi parmi les intervenants et dans la salle des doctorants prometteurs, de brillants quadras, des quinquas reconnus et des sextas rayonnants. Outre cette diversité générationnelle, la parité était respectée et les sous-courants disciplinaires étaient bien représentés. Pour quels résultats?

D'abord l'impression que l'extrême diversité des courants intellectuels en présence semblait interdire, de facto, les passerelles conceptuelles. Durant les débats, la liste des auteurs affichés en guise de référence donnait le tournis, de Max Weber à Émile Durkheim en passant par Erwin Goffman, David Easton, Howard Becker, Jacques Lacan, Sigmund Freud, Norbert Elias, Hannah Arendt, Marcel Mauss, Thomas Hobbes, Pierre Bourdieu, Aristote... Les intervenants, souvent, mentionnaient ces références non pas pour exprimer un désaccord mais plutôt pour signifier l'impossibilité du dialogue.

Ensuite le constat que la question méthodologique rendait tout autant improbable les échanges, avec de vrais désaccords non négociables sur la nature des données à prendre en considération. Là aussi, l'évocation des matériaux mobilisés dans les communications donnait le vertige: opinions, discours, comportements, données d'archives, atmosphères, gestuelles, données qualitatives et quantitatives... Souvent, les arguments sur la démarche empirique contenaient l'idée que nous étions en présence d'oppositions assez irréductibles.

Enfin, comme le fit remarquer Philippe Braud, le sentiment que malgré les vertus du "cafouillage collectif", chaque débat thématique véhiculait de "lourds malentendus" qui nous éloignaient "dangereusement" des questionnements fondamentaux sur la légitimité du pouvoir coercitif. Sophie Wahnich insistait par exemple sur la nécessité de revenir au gouvernement de la raison cher à Condorcet. Et c'est Christophe Traini (sociologue le plus cité dans les communications en référence à son approche sur les *dispositifs de sensibilisation*) qui résumait le mieux le sentiment général de prudence en appelant avec constance à "la sagesse dans la délimitation du périmètre de recherche".

Le deuxième enseignement concerne en contrepoint les innovations apparues au fil des échanges, c'est-à-dire les chantiers qui ont favorisé un début de réflexion partagée. On pense notamment à trois types de communications sur l'épreuve des émotions: celles qui politisent un événement ou une cause (une tempête avec Véronique Dassié, un attentat avec Gérome Truc, un scandale médical avec Coline Salaris), celles qui transforment charnellement un enjeu politique (les sommets du parti socialiste avec Carole Bachelot, la musique des campagnes présidentielles avec Thibaut Jeandemange, la mise à distance par l'indifférence à l'Europe avec Florence Delmotte, Heidi Mercenier et Virginie Ingelhom) et celles qui suggèrent de nouvelles clefs d'analyse (la perspective historique sur les écrits politiques avec Christian Le Bart, la maîtrise de la mort chez les élus avec Marc Abélès, la construction genrée des affects avec Crystal Cordell).

Discrètement, l'introspection pluridisciplinaire dévoile ici un carrefour au sens presque routier du terme avec une intersection, des voies d'entrée et de sortie, un sens giratoire, des priorités... Les émotions renouvèlent en quelque sorte les travaux sur le chemin qui mène de l'individu à l'ensemble. Florence Delmotte résumait bien dans son intervention ce sentiment en observant que, malgré la part ténue des preuves tangibles, le tournant émotionnel nous invitait clairement à prendre au sérieux les "hypothèses plausibles" que chaque recherche esquissait. Comme l'a souligné par la suite Emmanuel Négrier dans la [conclusion générale de l'ouvrage collectif](#) (Négrier 2018), l'entrée par les émotions a permis de renouveler des continuums connus (invariant/expérience, individu/collectif, raison/sentiment, illusion/réalité) en les questionnant sous la forme de véritables dilemmes scientifiques.

Le troisième enseignement, d'ordre éditorial et littéraire, n'est mentionné ici que pour mémoire car nous y reviendrons plus loin: le *clair obscur* éluardien pointé dans certaines analyses (la formule est revenue plusieurs fois dans les débats, en référence à l'impressionnisme comme une nouvelle façon de voir le monde) semblait en déphasage complet avec la spécialisation et la professionnalisation des savoirs telles qu'elles s'organisent dans le monde internationalisé des publications scientifiques.

L'expérience de cette section thématique et de son dénouement autour d'un ouvrage de compilation (plus que de fertilisation) suggère donc une conceptualisation pour l'instant impossible alors que, par ailleurs, le *tournant* est discuté dans presque toutes les disciplines voisines (philosophie, linguistique, histoire, anthropologie, géographie...). Ceci peut sembler paradoxal pour une discipline, la science politique, qui se targue précisément d'être à la croisée et à l'entrecroisement de plusieurs systèmes de pensée et d'une grande variété de méthodologies d'enquête.

La démocratie sensible en chantier

En première lecture surplombante, le bilan sur mes expériences méthodologique et théorique suggère donc que le paradigme de *l'affectiv turn* bute sur des données difficilement saisissables et sur une conceptualisation particulièrement problématique. Mais le voyage ne fait sans doute que commencer. J'en veux d'abord pour preuve l'appétit de la jeune recherche en termes de recettes (pour collecter ces données insaisissables) et de grilles de lecture, comme le montre l'engouement

pour les cadres d'analyse proposés par Cas Wouters (2003) ou par Christophe Traïni (2009, 2015). Soulignons aussi le foisonnement des nouveaux ouvrages qui approfondissent en la segmentant la question des émotions en politique. Sur la seule année 2018 sont publiées deux contributions importantes au cœur de la discipline, l'une tirée d'un colloque sur la démocratie participative (Blondiaux Traïni 2018) et l'autre inaugurant avec audace l'écriture d'une histoire des émotions politiques en France (Le Bart 2018).

Il faut aussi noter les essais originaux parus récemment dans des disciplines voisines. En philosophie, Frédéric Lordon creuse un sillon spinoziste convaincant sur la centralité des affects politiques (Lordon 2016) tandis que l'Italien Emmanuele Coccia élargit avec audace son spectre du politique à la *vie sensible* des plantes et des animaux (Coccia 2018). En sociologie, Eva Illouz décrypte sans concession les faux semblants émotionnels de l'industrie du bonheur (Illouz 2018) tandis que Bernard Lahire explore le mystère des traumatismes intimes révélés par les rêves (Lahire 2018). En histoire, Alain Corbin examine avec appétit la *fraîcheur de l'herbe* et l'*historicité des sens* (Corbin 2018) tandis que Jean-Jacques Courtine prolonge jusqu'aux renoncements contemporains sa grande histoire sensible de la virilité et de la domination masculine (Courtine 2017). Sans s'être concertés (et sans trop se connaître si l'on se fie aux bibliographies), tous ces auteurs se rejoignent sur le constat inédit que les faits sociaux sont pour partie court-circuités, réinterprétés et parfois même atomisés par les émotions. Mais la convergence paraît moins évidente lorsque l'on aborde la possibilité de *dépasser les frontières* des sous-disciplines pour éclairer l'équation: pour 3/4 des auteurs, la question n'est jamais posée explicitement et pour le 1/4 restant, ce dépassement pose de redoutables problèmes (tant méthodologiques que théoriques).

En guise d'ouverture conclusive, je souhaite formuler brièvement deux intuitions de recherche, entrevues à Aix en Provence et confirmées à la lecture de ces ouvrages, qui concernent les premières pistes de ce possible dépassement.

La piste anthropologique

Au Congrès de l'AFSP, Christian Le Bart, sociologue pourtant fidèle aux préceptes critiques du constructivisme, reconnu avec humour que les émotions étaient dorénavant "le caillou dans la chaussure" des politistes. Dans l'ouvrage collectif qui suivit la rencontre, j'avais tenté d'imaginer un schéma de sortie articulant trois énigmes: l'imaginaire surplombant de l'autorité étatique (principe gramscien: l'hégémonie requiert toujours le consentement), la violence incarnée des lieux (principe foucauldien: les passions enferment et libèrent l'individu) et les pulsions de la politisation charnelle (principe lacanien: le pouvoir tire sa force de ce qui échappe à sa compréhension). C'était l'hypothèse qu'il fallait ne pas dissocier les croyances étatiques, les sentiments d'appartenance et les frissons égocentrés dans la mesure où les transformations venaient précisément de la conjonction de ces trois dynamiques.

Deux ans plus tard, il me semble que la réflexion sur cette martingale improbable est plus que jamais nécessaire, ne serait-ce que pour décrypter les emballements de l'actualité nationale et internationale. Des frasques de Donald Trump au souffle du mouvement des Gilets Jaunes en passant par les manifestations en Catalogne ou la prise tourmentée du pouvoir au Brésil ou au Venezuela, on voit bien que les charges émotionnelles sur l'État, sur l'espace et sur l'éros s'entrechoquent dans un cocktail singulièrement explosif sans que l'on parvienne à en théoriser les ressorts. Comment penser la question sans se perdre dans le *clair obscur* du tableau?

Il me semble qu'il faut d'abord mieux prendre en compte, dans la collecte des données sur le politique, ce qui ressort précisément de l'affectif, de l'esthétique et du corporel. Cette voie attentive au sensible est bien connue des anthropologues du politique. Elle nous entraîne rapidement sur un désaccord avec les politistes concernant la nature intrinsèquement coercitive du pouvoir. Pour reprendre une belle expression de Marc Abélès, la piste clastrienne de la *société contre l'Etat* (Clastres 1974) suggère aussi que l'exercice démocratique se déroule en grande partie *au-delà de l'Etat* (Abélès 2014). On pourrait dire que la place envahissante des émotions dans la vie politique donne du crédit aux travaux qui réexaminent la *malencontre* théorisée par Etienne La Boétie (le fameux débat sur "l'amour de la servitude" qui triomphe du "désir de liberté" des individus...). Les expressions de haine, de colère, de dépit, de joie, d'ivresse, de compassion, de fragilité et de fierté envahissent les scènes politiques et les réseaux sociaux. Elles brouillent le bel ordonnancement politique de la *civilisation des mœurs* cher à Norbert Elias (Elias 1939) et appellent,

incontestablement, à reconsidérer nos fondamentaux sur l'articulation entre les sentiments et la raison.

Ce réinvestissement scientifique sur les données empiriques doit permettre de considérer les enjeux d'incarnation et de réciprocité autant que ceux de domination et de puissance. Jean-Vincent Holeindre rappelait récemment dans sa synthèse sur les concepts du pouvoir que les travaux sur le "pouvoir comme possession", binaire, pyramidale et inégalitaire, ignoraient trop souvent ceux sur le "pouvoir comme relation" (Holeindre 2014). Ces derniers permettent de mieux saisir le monde interconnecté des flux, des réseaux et des sensibilités. Ils ouvrent la voie de la piste anthropologique visant à rendre plus intelligibles les liens qui se tissent entre le micro, la mondialisation et des formes de gouvernementalité qui ne se limitent pas à l'Etat. Bref, la science politique a tout à gagner, nous semble-t-il, de ne pas limiter son devenir à la science d'un système de pouvoir spécifique (Braud 2014).

La piste littéraire

La seconde piste concerne l'éthique du chercheur dans sa capacité à interroger son implication émotionnelle vis à vis de ce qu'il observe et de ce qu'il recherche. C'est l'hypothèse qu'à l'image des démarches d'ego-histoire initiées par Paul Veynes (Veynes 1971) et Pierre Nora (Nora 1987), l'introspection sur les émotions politiques de celui qui observe le politique délivre des informations centrales sur les savoirs qu'il met en débat. J'illustrerai le propos en deux temps: d'abord en évoquant deux exemples où le chercheur a été littéralement saisi par son objet de recherche au point de douter de ses assises méthodologique et théorique, ensuite en discutant les atouts et défis que cette voie en *ego-politique* suggère.

Le premier exemple se situe durant mon séjour de recherche à Naples en 2008. Suite à une allusion d'un élu que j'interviewais, j'ai découvert avec stupéfaction que le sociologue Lucien Sfez avait écrit un petit livre magnifique (rapidement épuisé et jamais cité dans les bibliographies) sur son activité de conseiller politique du maire communiste Maurizio Valenzi en 1976 (Sfez 1980). Suite à cette expérience, il a rédigé *Je reviendrai des terres nouvelles. L'Etat, la fête et la violence* (quel titre!) sur le mode du carnet de bord littéraire, racontant dès le premier entretien avec le maire son étonnement en apprenant que celui-ci connaissait très bien l'œuvre de Nietzsche, mais aussi les travaux du sociologue Alain Médam et la célèbre thèse du politologue Percy Allum. Lucien Sfez raconte, au fil de ses rencontres, un double sentiment d'ivresse et d'ahurissement devant des faits, des mots et des atmosphères qui sortent totalement du cadre d'analyse promu avec succès dans sa *critique de la décision* (Sfez 1973). La schizophrénie du propos est à son comble dans l'épilogue de l'ouvrage (on pourrait presque parler de roman scientifique), lorsque le sociologue fait un plaidoyer drôle et palpitant sur la "démocratie capillaire à portée immédiate" rencontrée à Naples. Où il constate avec fatalité que tout ce qu'il a vu est à rebours de "l'idéologie des sciences humaines [qui] vise la parole sèche et scientifique, mais qui charrie combien de mythes tenus cachés..." (p.288)

Le second exemple se réfère à ma participation au jury d'habilitation à diriger les recherches de Patrick Moquay le 12 juin 2015 (Moquay 2015). Le politiste, qui est un spécialiste reconnu sur le développement rural et les politiques environnementales en Europe, fait le récit du mandat de maire qu'il vient d'exercer à temps plein pendant six ans et notamment de la crise qu'il a du gérer en première ligne avec les habitants, le gouvernement et les assurances suite au passage dévastateur de la tempête Xynthia sur son territoire. Préfacé comme un "essai inédit" de "confrontation au réel", le document raconte en 260 pages passionnantes ce qu'il qualifie comme son "entrée dans son objet d'étude". L'entrelacement des épreuves émotionnelles et techniques l'oblige à revisiter les équations connues du savant et du politique comme du savoir expert et de l'action publique, avec le sentiment désarmant, au terme de son introspection réflexive, que l'analyse académique n'y occupait "assurément qu'une place ténue, un strapontin" (dernière ligne, p. 239).

Pourquoi ces deux souvenirs? Pour introduire une thèse longuement argumentée par l'historien Ivan Jablonka à l'occasion de son HDR sur la trajectoire de ses grands parents morts en déportation (Jablonka 2012). La réflexion sera théorisée dans *L'histoire est une littérature contemporaine* (Jablonka 2014) sur l'idée que l'alternative entre le "scientifique" et le "littéraire" est un piège car "l'écriture est le déploiement de la recherche elle-même". Il estime qu'il y a une *poétique de l'histoire* au sens où les avancées épistémologiques sont toujours liées à des innovations littéraires ("la création littéraire est l'autre forme de la scientificité historique"). Le chercheur se définit par exemple historien-romancier dans l'enquête *Laetitia ou la fin des hommes*: il y argumente

la double conviction que d'une part l'intelligence du passé a besoin d'intrigues et de mises en scène et d'autre part que l'exploration du *gouffre humain* implique des livres-plongeon où le scientifique questionne sa sidération (Jablonka 2016). Lucien Sfez et Patrick Moquay ont engagé cette introspection presque malgré eux. Ivan Jablonka la revendique comme un apport indispensable et volontaire.

En science politique, on voit immédiatement comment ces apports et cette démarche sont évidents pour les romans et les films qui développent une intrigue politique et problématiques en tant que procédés scientifiques. La tradition littéraire des *miroirs des princes* inaugurerait d'une certaine façon la démarche avec les conseillers du roi racontant, sous la forme d'un manuel, les préceptes moraux à suivre pour le souverain. Dans mes propres recherches sur les élus locaux dans des métropoles au Canada, en Italie et au Japon, j'ai bien sûr consulté la littérature grise sur les élites et le pouvoir local mais j'ai souvent trouvé des clés de lecture particulièrement stimulantes en me penchant sur la production littéraire et cinématographique propre aux villes dans lesquelles je menais mes entretiens. Certains auteurs ont été déterminants pour mes recherches: je pense par exemple à Michel Tremblay, Jacques Godbout et Dany Laferrière pour Montréal, à Curzio Malaparte, Roberto Saviano et Giuseppe Montesano pour Naples, à Yasujiro Ozu, Nicolas Bouvier et Akira Mizubayashi pour Tokyo. L'hétérogénéité de cette production artistique montre l'extrême diversité des registres qui éclairent l'épreuve émotionnelle du politique. Faire de l'ego-politique consiste ici à revisiter les questions de légitimité et de violence en prêtant attention aux artistes qui dévoilent les fragilités humaines sur les questions de domination et d'ordre.

Parallèlement, les politistes ne devraient-ils pas se plier eux-mêmes, plus explicitement, à l'exercice de l'ego politique pour énoncer leur propre rapport émotionnel à la politique? L'ego-politique devient dans cette perspective une posture d'analyse, critique et historicisée, qui situe toujours les diagnostics sur la démocratie en explicitant d'où l'observateur observe, avec quelle sensibilité analytique et à partir de quel protocole de recherche. L'option du [voyage en ego-politique](#) (Faure 2018) suggère des clefs de lecture qui touchent aussi aux ivresses et aux aveuglements du chercheur dans son rapport sensible à la question démocratique.

Notons ici que Christian Le Bart a délimité la notion d'ego-politique à l'observation des acteurs sur le constat d'une individualisation croissante du champ politique (Le Bart 2013). Pour notre part, nous posons aussi l'énigme de l'ego-politique à la première personne à la manière d'Ivan Jablonka: comme une démarche permettant à celui qui observe d'explicitier avec quelle charge émotive il parle et pour discuter des éléments liés à ce point de vue singulier et contextualisé. Un ouvrage récemment consacré à l'œuvre d'Emmanuel Carrère, judicieusement titré *Faire effraction dans le réel*, montre comment l'écrivain construit son appréhension de la réalité sur ce qu'il nomme *la tentation du bien*, c'est à dire une façon très morale et intimiste, parfois psychanalytique, de raconter le monde (Demanze Rabatté 2018). Ce constat rappelle la belle formule de Michel Foucault sur "*les mots [qui] font violences aux choses*", en élargissant les *mots* aux frissons, aux larmes et aux promesses de la politique (Foucault 1966). L'étude de la *démocratie sensible*, tout particulièrement concernant l'exercice du pouvoir et la résistance au pouvoir, a tout à gagner d'une introspection assumée sur les ressorts émotionnels de ce travail de médiation et sur le jardin scientifique de ces *délices démocratiques* (Braud 1971). La voie paraît féconde pour ouvrir une boîte de dialogue, dans la communauté des politistes, sur le défi de l'équation empirie/théorie.

Bibliographie

- Abélès Marc, 1989, *Jours tranquilles en 89. Ethnologie d'un département français*, Odile Jacob
- Abélès Marc, 2014, *Penser au-delà de l'Etat*, Belin
- Blondiaux Loïc, Traïni Christophe (dir.), 2018, *La démocratie des émotions*, Paris, Presses de SciencePo
- Bon Frédéric, 1974, *Les sondages peuvent-ils se tromper?* Paris, Calman-Lévy
- Braud Philippe, 1971, *Le jardin des délices démocratiques*, Paris, Presses de la FNSP
- Braud Philippe, 2014, "La science politique, science du pouvoir?", in Holeindre Jean-Vincent (dir.), *Le pouvoir. Concepts, Lieux, Dynamiques*, Paris, Editions Sciences Humaines
- Clastres Pierre, 1974, *La société contre l'État*, Éditions de Minuit
- Coccia Emmanuele, 2018, *La vie sensible*, Poche
- Corbin Alain, 2018, *La fraîcheur de l'herbe. Histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours*, Fayard
- Courtine Jena-Jacques (et al.), 2017, *Histoire des émotions, De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Seuil
- Demanze Laurent, Rabaté Dominique (dir.), 2018, *Emmanuel Carrère: Faire effraction dans le réel*, POL Fictions
- Elias Norbet, 1939, *La civilisation des mœurs*, Paris, Presses Pocket
- Faure Alain, 2016, *Des élus sur le divan. [Les passions cachées du pouvoir local](#)*, Grenoble, PUG
- Faure Alain, Négrier Emmanuel (dir.), 2017, *[La politique à l'épreuve des émotions](#)*, Presses Universitaires de Rennes
- Faure Alain, 2017, "Les énigmes de la démocratie sensible", in Faure Alain, Négrier Emmanuel (dir.), *[La politique à l'épreuve des émotions](#)*, Presses Universitaires de Rennes
- Faure Alain, avril 2018, "Les ivresses inattendues du pouvoir local (voyage en ego-politique)", *Revue Sens-Dessous*, n° 21
- Foucault Michel, 1966, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard
- Holeindre Jean-Vincent (dir.), 2014, *Le pouvoir. Concepts, Lieux, Dynamiques*, Paris, Editions Sciences Humaines
- Illouz Eva, Cabanas Edgar, 2018, *Happycratie, Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Premier Parallèle
- Jablonka Ivan, 2012, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Seuil
- Jablonka Ivan, 2014, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil
- Jablonka Ivan, 2016, *Laetitia ou la fin des hommes*, Seuil
- Lahire Bernard, 2018, *L'interprétation sociologique des rêves*, Editions La Découverte
- Le Bart Christian, 2012, "L'injonction à être soi-même : entre quête de singularité et standardisation », *Nouvelles perspectives en sciences sociales, revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, 2012, volume 8, n° 1
- Le Bart Christian, 2013, *L'ego-politique. Essai sur l'individualisation du champ politique*, Paris, Armand Colin, 256 p.

- Le Bart Christian, 2018, *Les émotions du pouvoir: larmes, rires, colères des politiques*, Armand Colin
- Lordon Frédéric, 2016, *Les affects de la politique*, Paris, Seuil
- Moquay Patrick, 2015, "Territoire et politique: un retour réflexif", *Habilitation à diriger des recherches*, Université Grenoble Alpes
- Muller Pierre, 2015, *La société de l'efficacité globale*, PUF
- Négrier Emmanuel, 2018, "À l'épreuve des émotions, quatre dilemmes en perspective", in Faure Alain, Négrier Emmanuel (dir.), [La politique à l'épreuve des émotions](#), Presses Universitaires de Rennes
- Nora Pierre, 1987, *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard
- Sfez Lucien, 1973, *Critique de la décision*, Paris, Armand Colin
- Sfez Lucien, 1980, *Je reviendrai des terres nouvelles. L'Etat, la fête et la violence*, Paris, Hachette
- Traïni Christophe (dir.), 2009, *Émotions... Mobilisation !*, Paris, Presses de SciencesPo
- Traïni Christophe (dir.), 2015, *Émotions et expertises. Les modes de coordination des actions collectives*, PUR
- Veynes Paul, 1971, *Comment on écrit l'histoire : essai d'épistémologie*, Paris, Seuil
- Wouters Cas, 2003, "La civilisation des moeurs et des émotions : de la formalisation à l'informalisation", in Bonny Yves, Quieroz (de) Jean-Manuel, Neveu Erik (dir.), *Norbert Elias et la théorie de la civilisation*, PUR